

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 48 (1903)  
**Heft:** 1

**Artikel:** L'infanterie au St-Gothard  
**Autor:** Vallière, P. de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-338039>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'INFANTERIE AU ST-GOTHARD

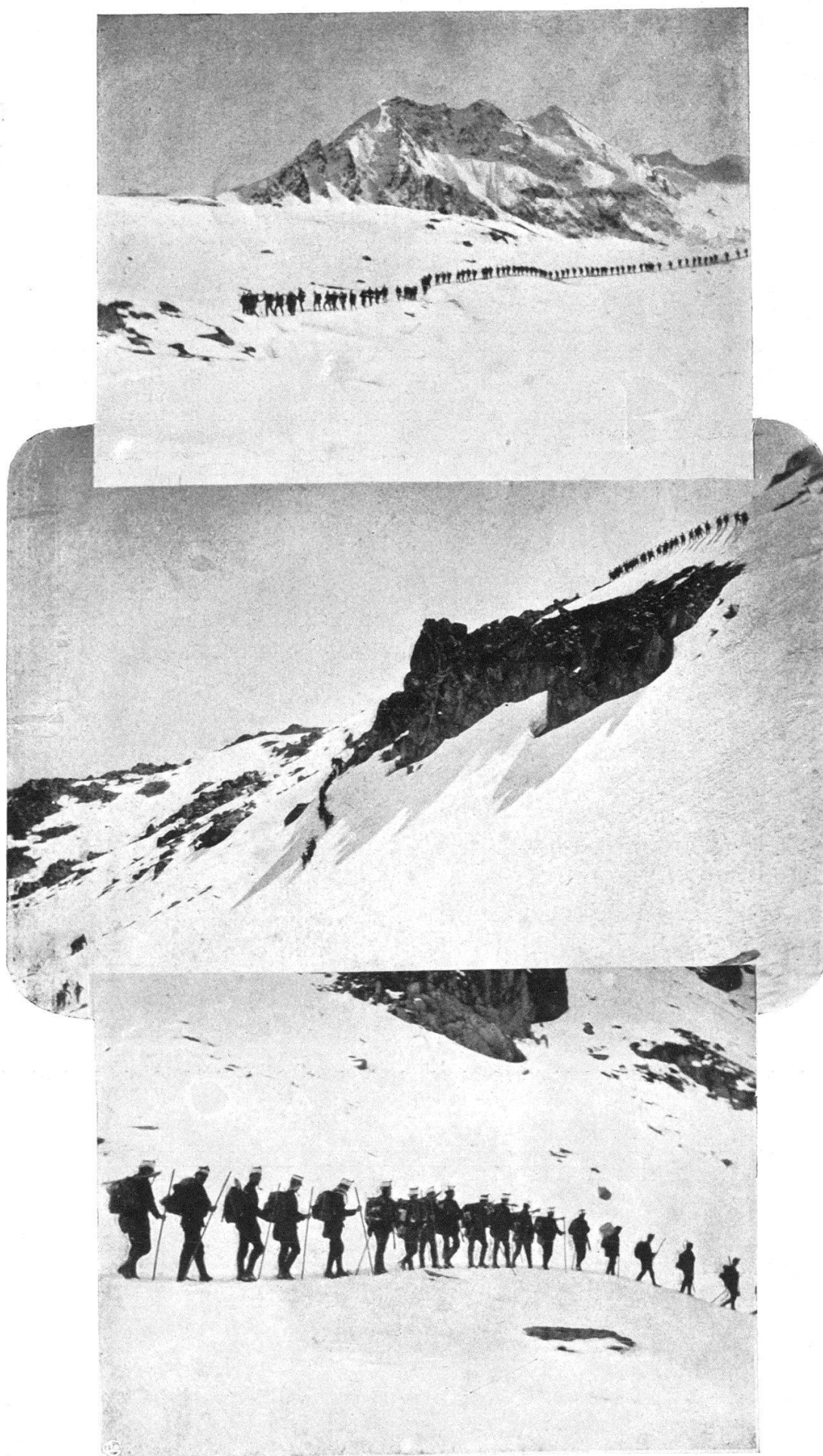
(Avec une planche)

---

Les cours de répétition de l'infanterie du Gothard ont eu lieu, en 1902, du 15 septembre au 23 octobre, à Andermatt. Epoque tardive, si l'on songe à l'altitude de la vallée d'Urseren, à son rude climat très variable à cette saison et soumis à de brusques écarts de température. De fréquentes chutes de neige alternant avec des jours d'épais brouillard rendent le service en montagne très pénible.

L'instruction du 87 et du 47 n'eut cependant aucunement à souffrir de l'inclémence du temps, grâce à la composition de ces bataillons formés d'éléments montagnards que leur genre de vie prépare déjà, dans une certaine mesure, aux efforts considérables qu'on exige d'eux. C'est là un des nombreux avantages du recrutement en pays de montagne des unités destinées à y combattre; l'acclimatation ne cause aucune perte de temps. A cet avantage très réel, viennent s'ajouter les qualités maîtresses du montagnard et, il faut le dire, du montagnard de la Suisse primitive : endurance, calme, bonne volonté, respect du supérieur, connaissance du terrain (la 1<sup>re</sup> compagnie du 87 est recrutée dans la vallée d'Urseren même). Mais ces qualités à elles seules ne suffisent pas à rendre une troupe apte au service en montagne; il faut savoir les mettre en valeur par un dressage rationnel; cela a été suffisamment démontré par deux expériences concluantes : l'une en 1900, au Gothard, avec des unités n'ayant reçu aucune instruction spéciale et formées de montagnards (bataillons 88 et 89); l'autre en 1901, à St-Maurice, avec des unités placées dans les mêmes conditions, au point de vue de l'instruction, mais formées de non-montagnards (carabiniers 1 et 2).

Les résultats de ces expériences sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. L'infanterie du Gothard reçoit donc, comme celle de St-Maurice, une instruction spéciale. Elle n'a



Haut et bas : Bat. 47, descente du col de Lohlen.  
Au milieu : Recrues du 87 au Cavannapass.

cependant pas de règlement particulier. On s'en tient scrupuleusement au règlement d'exercice de l'infanterie, tant que la nature du terrain n'exige pas de changements. On s'est aperçu bien vite qu'en dehors de la place d'exercice, sur les flancs abrupts des montagnes qui dominant la vallée d'Urseren, les formations ordinaires devenaient impraticables. Peu à peu, sont apparues des formations plus appropriées au terrain, étudiées dans leurs différentes applications par le lieutenant-colonel Egger, instructeur de l'infanterie du Gothard.

Dans les débuts, par exemple, on persistait à employer la colonne de marche par quatre; quand le terrain devenait difficile, les rangs s'ouvraient et l'on avait quatre colonnes par un parallèles et distantes de quelques mètres les unes des autres. C'est de là qu'est née la colonne par un qui rend de si grands services et à l'instruction de laquelle on voue des soins tout particuliers dans les écoles de recrues. Ce n'est que par des exercices répétés et une surveillance minutieuse, presque pédante, que les hommes arrivent à maintenir les distances et à marcher régulièrement.

Cette allure régulière et lente (60 pas) est tout un apprentissage. Soit le bataillon 87 soit le 47 ont fait cet automne quelques marches intéressantes à ce point de vue. Pendant plusieurs heures de suite, dans des sentiers transformés en torrents ou couverts de neige, il ne s'est produit aucun à-coup quelconque dans une colonne de près de 1  $\frac{1}{2}$  km. Les photographies de la planche I font voir des colonnes dans différents passages.

Les qualités du montagnard s'affirment devant les difficultés et les dangers de la marche: les chutes de pierres ne causent aucun désordre; une pierre roulante ne dérange guère plus de deux hommes, car, d'un coup d'œil, chacun a estimé l'endroit où elle coupera la colonne. Un cri d'avertissement met en garde les camarades qui se trouvent en dessous.

Au lieu de cailloux ce sont parfois des képis qui rebondissent sur les flancs de la montagne. Dans les mauvais passages, surtout à la descente, on est à peu près certain de voir un ou deux képis prendre le chemin de la vallée. L'homme a le dos au rocher; le sac remonte, touche le couvre-nuque et le couvre-chef bascule en avant. Une coiffure plus pratique serait accueillie avec joie au Gothard.

D'autres changements semblent s'imposer dans l'équipe-

ment. Les Uranais et les Unterwaldiens sont gens patients, leur bonne volonté est à toute épreuve. Chaque matin, cependant, ils pestent en mettant leurs guêtres; ils couvrent d'imprécations ce système primitif, ces boutons qui sautent plutôt que de pénétrer dans les boutonnières encore humides de la veille. Un certain nombre de sous-officiers avaient reçu des bandes molletières à titre d'essai. Ces dernières ont fait leurs preuves chez les alpins français et au sud de l'Afrique. On ne peut que souhaiter leur adoption.

Les hommes sont pourvus de lunettes de glaciers; chaque peloton a un rouleau de corde. Le piolet des officiers rend de grands services, mais en somme dans l'équipement et l'habillement de l'infanterie attachée aux forts on n'a encore rien sacrifié aux exigences de la montagne.

La résistance et l'aptitude à la marche des deux bataillons sont remarquables. Je cite comme exemple la II<sup>e</sup> compagnie du 47, alarmée trois fois en une semaine, dont deux fois en 24 heures. Cantonnée dans les baraquements de l'Oberalp pour exécuter le lendemain un tir de combat, la générale arrache les hommes à leur premier sommeil. Le surlendemain, en caserne, alarme silencieuse à 2 heures du matin, départ pour Réalp, exercice de combat dans la neige, retour à Andermatt. Le même soir la générale bat de nouveau à 9  $\frac{1}{2}$  heures, et par une nuit glaciale le bataillon va occuper une position de combat dans la vallée d'Unteralp. Cela représente, en 24 heures, 15 heures de travail avec à peine 3 heures de sommeil.

Au cours de cette journée pénible, je n'ai entendu ni plaintes ni récriminations.

La nature peu communicative, presque taciturne, de ces hommes, surprend au début; leur silence vous pèse; mais dans les déploiements en terrain difficile, on reconnaît bien vite que ce sont là de précieuses qualités; chacun gagne sa place sans hâte fébrile, sans bousculer le voisin, la bouche close et l'œil sur le chef. Ils ont aussi l'idée très enracinée qu'ils doivent passer partout. Pas d'obstacle qu'on ne puisse surmonter; on déploie sur n'importe quel terrain. J'ai vu des lignes de tirailleurs correctement formées sur le glacier très incliné du Piz Centrale, avancer par bonds, tirer avec tranquillité, et les phases du combat se succéder jusques et y compris l'attaque à la baïonnette d'une position fort peu comode à escalader. Les bonds se font toujours par section,

jamais par compagnie. Les Allemands vont plus loin encore dans ce qu'ils appellent la tactique boère ; c'est groupe après groupe que la ligne de tirailleurs gagne du terrain. On veut éviter à tout prix le grand danger qu'il y a pour une ligne à se présenter en entier au feu de l'ennemi.

En terrain de plaine, l'emplacement des soutiens n'est pas chose facile. Grâce à l'abondance d'angles morts, on peut, en montagne, les avoir à proximité immédiate de la ligne de feu.

En marche « à volonté » dans la colonne par un, le fusil se porte en travers sur le sac, ce qui permet aux hommes de tenir l'alpenstock à deux mains. Au garde à vous, on allonge le bras gauche le long du bâton en l'élevant de quelques centimètres au-dessus du sol. Aucun maniement d'armes n'est possible sans avoir auparavant fait planter en terre les alpenstocks. Il faudrait trouver un moyen de les fixer au sac ; on éviterait ainsi aux officiers la tentation de gagner du temps en ordonnant des « Suspendez l'arme ! » et « Reposez l'arme ! » au grand détriment d'un maniement d'arme correct.

Pour diminuer la profondeur de la colonne par un, on emploie souvent la colonne par groupe et par un, les groupes placés les uns à côté des autres à intervalles variant suivant le terrain. Elle se prend soit directement de la ligne, soit de la colonne par un, chaque groupe venant se placer à la gauche du groupe de droite qui raccourcit le pas, sans autre, jusqu'à ce que le dernier groupe de gauche soit parvenu à sa hauteur. Chaque sous-officier marche en tête de son groupe. Ces petites subdivisions peuvent se mouvoir avec facilité dans le terrain. (Cette formation est interdite sous le feu de l'ennemi.) Le chef de section a ses hommes plus en main et peut rapidement déployer. Il suffit, en effet, d'un simple à gauche en ligne au pas accéléré dans chaque groupe pour mettre la section en tirailleurs, en admettant que les intervalles aient été observés pendant la marche. C'est du reste la seule manière possible et rationnelle de déployer sur un glacier, sur un champ de neige très incliné ou dans un pierrier.

Un point sur lequel on a beaucoup insisté dans les derniers cours, c'est la manière dont les hommes doivent utiliser le terrain, se masquer, occuper une position de combat en rampant, se construire des appuis pour l'arme, se terrer comme des chasseurs à l'affût. On s'efforce de développer l'initiative personnelle, de faire sentir l'importance que prend en mon-

tagne l'individu isolé; personne ne doit être passif dans la ligne de tirailleurs, toutes les intelligences doivent concourir au but commun et faciliter de toutes manières la tâche de l'officier. Cette coopération renouvelée des Boers a de sérieux avantages.

Dans la défense d'une position, il arrive fréquemment qu'une section ait à couvrir un front de plus de 100 m. L'initiative et la responsabilité des sous-officiers s'en trouvent augmentées, ce qui n'est pas un mal. Il y a du reste dans les bataillons du Gothard une assez forte proportion de sous-officiers auxquels on peut confier une mission exigeant un sens tactique assez développé. J'ai vu plusieurs patrouilles dites d'officiers conduites avec succès par des sous-officiers auxquels elles avaient été remises.

A signaler encore les efforts tentés pour habituer les hommes à faire passer les ordres de bouche à bouche dans la ligne de tirailleurs; les résultats sont parfois déconcertants. Le procédé est utile, mais d'une application malaisée.

\* \* \*

Ces quelques notes très décousues n'ont pas la prétention de soutenir une thèse ou de prouver quoi que ce soit.

Les résultats obtenus au Gothard m'ont frappé. Ils sont dus en grande partie à une heureuse adaptation des aptitudes civiles au militaire. A cet égard, on peut progresser encore avec les éléments dont on dispose. En tous cas l'alpin suisse existe; le type est créé; fantassin, observateur ou mitrailleur ont un caractère à part; l'esprit de corps, qui est souvent une bonne chose, les entretient dans l'idée qu'ils valent mieux que d'autres. Ils n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Lieutenant P. DE VALLIÈRE.

